

<<Les>> vrais principes de la Langue Auxiliaire: etude pratique dédiée à tous, mais surtout aux espérantistes

Chaix

Paris; FRA 1908


ÖNB
+Z103808401

IDO

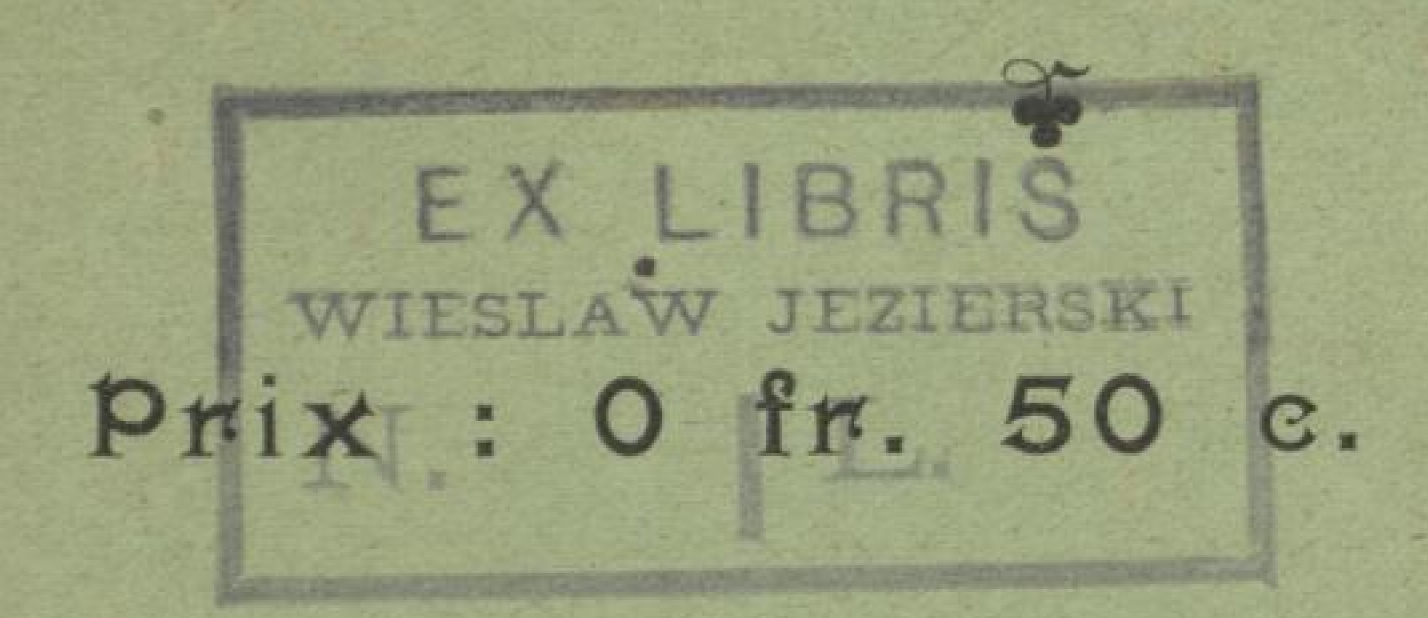
Les Vrais Principes

de la

LANGUE AUXILIAIRE



Etude pratique dédiée à tous,
Mais surtout aux ESPÉRANTISTES.



Prix : 0 fr. 50 c.

PARIS
A L'IMPRIMERIE CHAIX (SUCCURSALE B)
11, boulevard Saint-Michel.

1908

8.4.08.

Les Vrais principes

DE LA

LANGUE AUXILIAIRE

Base d'examen. — Posons d'abord une définition ; nous verrons mieux ainsi la nature de la langue auxiliaire et par conséquent les principes qu'elle doit suivre. Comme nous visons les espérantistes avant tous autres, nous emprunterons cette définition à un de leurs champions.

« *La langue internationale auxiliaire*, a-t-il dit, *doit être l'idiome neutre, facilement accessible — pour les relations internationales — à tout homme possédant une teinture de grammaire dans sa langue maternelle.* »

Cette définition est juste, mais elle n'est pas complète. Elle indique bien le rôle de l'organe et son domaine propre ; elle spécifie clairement sa neutralité et son extrême facilité ; mais elle ne précise pas sa nature. Elle est muette sur le principe essentiel de la langue : l'internationalité des éléments formateurs. Cette grave lacune surprend d'autant plus que l'auteur de la définition a posé ce principe avec la plus grande insistance dans tous ses écrits. Peut-être n'a-t-il pas osé le formuler ici, dans la crainte de trop attirer l'attention sur les nombreuses défaillances qu'on peut reprocher à l'Esperanto sous ce rapport.

Définition complète. — Quoi qu'il en soit des raisons qu'a eues M. de Beaufront pour taire le grand principe d'internationalité dans sa définition de la langue auxiliaire, nous ne pouvons l'imiter, car nous perdrions notre base la plus importante de discussion et notre critérium le meilleur. Nous dirons donc : « *Aussi internationale que possible dans ses éléments formateurs, la langue auxiliaire*, etc. »

Le plus grand nombre par l'internationalité. — Tel est, avec la facilité, le premier principe de l'organe. Quel est son but, en effet, sinon « atteindre le plus d'hommes possible, en leur donnant le moins de peine possible », a dit quelque part l'auteur de la définition critiquée ? Eh bien ! n'est-il pas incontestable que plus ses éléments formateurs seront internationaux, plus il atteindra d'hommes par sa nature même ? Or ces éléments formateurs constituent son dictionnaire, la partie la plus importante, la plus essentielle de beaucoup dans la langue auxiliaire, où la grammaire n'est pour ainsi dire rien ; par conséquent, celle-ci serait-elle idéalement parfaite, que la langue n'en serait pas moins manquée, si le dictionnaire n'a pas toute l'internationalité conciliable avec l'extrême facilité du système. Et elle serait manquée exactement dans la proportion où le dictionnaire s'éloigne sans raison vraiment valable du maximum d'internationalité possible dans les racines de la langue.

Pas de préférence systématique. — C'est la conséquence logique et naturelle du principe que nous venons de poser. Si je ne lui reste pas rigoureusement fidèle, j'en suis immédiatement puni et je n'obtiens plus qu'une internationalité boiteuse, une internationalité trop restreinte ; je n'atteins plus que deux ou trois peuples, parfois un seul, quand j'en pourrais atteindre quatre ou cinq. L'Esperanto va nous en servir la preuve, d'abord par sa préférence manifeste pour le français.

Peut-elle se réclamer de l'internationalité, la racine **chevalo** pour le mot *cheval* ? Elle est exclusivement française. Il faut **kavalo**, que rien n'empêchait de prendre, et qui atteint l'italien, l'espagnol, le portugais aussi bien que l'anglais et le français lui-même par *cavalry*, *cavalcade*, *cavalier* et *cavale*.

Pourquoi **acheti,** encore exclusivement français, quand **komprar** donne l'italien, le portugais, l'espagnol par *comprar* et le latin par *comparare* ?

Pourquoi **etendi**, trop français, quand **extensar** atteint par le substantif **extenso** toutes les langues néolatines et l'anglais ?

Pourquoi **atendi,** encore trop français dans le sens précis de *attendre*, quand **expektar** nous donne l'anglais, l'espagnol, le portugais, l'italien, le latin et même le français par *expectant*, *expectatif*, etc. ?

Pourquoi **fermi**, donnant bien juste le français, quand **klozar** ne l'atteint pas moins, mais donne en outre l'anglais par *close,* le latin



par *clausus* et presque l'italien par *chiuso* ? **Ferm** fût resté libre pour l'idée de *fermeté* par la forme française et italienne. Alors on ne verrait pas **firm** servir à la fois pour cette idée et pour « maison de commerce ».

Et **flanko** pour *côté* est-il des plus heureux ? **Latero,** qui donne **laterala**, adjectif commun à toutes les langues néolatines et à l'anglais, n'est-il pas vraiment préférable ? Jusqu'aux latinistes qui sont atteints par cette racine, quand **flanko** leur est totalement inconnu.

Enfin, car nous ne pouvons tout passer en revue, pourquoi **parkere,** le « *par cœur* » français, quand **memore** suffit amplement ? N'est-ce pas vraiment un excès de prédilection pour la France, au mépris du principe fondamental de la langue auxiliaire ?

Mais les conséquences d'une telle préférence systématique ne seront pas moins regrettables, si l'allemand en devient l'objet. Et c'est ici que l'Esperanto nous donne une seconde preuve de son internationalité défectueuse.

Erreur donc de prendre **shviti** emprunté à *schwitzen* (*suer*). Ni pour la forme, ni pour le son, la ressemblance n'est grande. Mais c'est là le moindre défaut. Le vice essentiel, c'est que cette racine atteint juste l'allemand, quand **sudor** atteint tous les néolatins et même les Anglais par *sudorous*, *sodorific*, etc. Et qu'on ne prétende pas que **svit** confine à *sweat* anglais. Si c'est un peu vrai pour l'œil, ce n'est pas vrai du tout pour l'oreille. D'ailleurs, même si c'était vrai, on atteindrait encore moins d'hommes que par **sudor**, car l'anglais avec toutes les néolatines en donne plus que l'anglais avec l'allemand seul.

Erreur de prendre **shajni** pour rendre *paraître*, *sembler*, car cette racine n'atteint que les Allemands et encore, puisqu'elle s'écrit *schein* dans leur langue. Quant à l'anglais, il en fait *shine* et y attache l'idée de luire, briller, son premier sens d'ailleurs en allemand. Il faut **semblar**, non pour plaire aux Français, mais parce que l'Anglais se trouve atteint, lui aussi, par *semblance* (un peu par *seem*) et l'italien par *sembrare*, *sembiante*.

Erreur de prendre **tago** pour *jour*, quand déjà par **jorno** on atteint plus d'hommes (Italiens, Français) et que par **dio** on a tous les peuples néolatins avec les Anglais, grâce aux jours de la semaine, à *diurne*, *diurno*, *diurnal*, etc.

Erreur de prendre **strechi** pour le verbe *tendre*, l'idée de *tension*, car **tensar** par le substantif atteint tous les néolatins et les Anglais eux-mêmes : *tense*, *tensible*, *tension*, *tensiv*.

Arrêtons-nous et passons à un autre point, quoique nous n'ayons pas cité tous les exemples critiquables de celui-ci.

Pas de racines injustifiables. — Par là nous voulons dire : pas de racines que ne puisse justifier la plus grande internationalité utilisable. Les exemples qui viennent d'être critiqués dans l'Esperanto méritent déjà l'épithète d'injustifiables. Mais comme ils sont dus à une préférence systématique pour le français et l'allemand, nous les avons rangés sous une rubrique spéciale. Ceux qui vont suivre ne paraissent relever que du mauvais choix.

Admoni pour *engager*, *exhorter*, ne peut se recommander que de l'anglais *admonish*, ou du latin *admonere ;* et encore faut-il observer que, dans les deux langues, son premier sens est *avertir* et non *exhorter*. *Admonition* en français, aussi bien que *admonicion* en espagnol, ne peuvent lui servir d'appui, de justification, puisqu'ils n'ont pas ce sens. Et pendant qu'on prenait si malheureusement cette racine, **exhortar** était oublié, lui qui atteint anglais, français, italien, espagnol, portugais et latin avec le sens voulu !

Pourquoi **kokso**, *hanche*, compris de quelques médecins et de quelques latinistes par *coxa*, quand **hancho** atteint tous les Français et tous les Anglais (1) ?

Pourquoi **trudi** dans lequel l'Anglais n'est atteint que par *obtrude*, auquel il ne pense qu'averti, quand **impozar** l'atteignait beaucoup mieux et avec lui tous les Français au moins ?

Pourquoi **tabulo,** *planche*, que comprennent seuls les latinistes, quand **planko** atteint l'Allemand, l'Anglais, l'Espagnol et l'on peut bien dire aussi les Français ?

Pourquoi **tikli,** *chatouiller*, de l'anglais *tickle*, quand **titilar** atteint tous les néolatins et n'atteint pas moins bien les Anglais ?

Pourquoi **stalo**, *étable*, où l'on peut voir l'allemand *Stahl (acier)*, mais qui vient de *Stall*, quand **stablo** atteint l'Anglais, le Français, l'Espagnol, et rappelle aux latinistes le mot *stabulum* ?

Mais en voici assez. Voyons un autre point.

Pas de racines énigmatiques. — Celles-là sont encore plus injustifiables, puisqu'elles résultent, soit d'altérations de forme qui en font plus ou moins un mystère pour tous, soit d'une création plus ou moins complète. Vraies énigmes, elles sont l'antithèse du principe fondamental de la langue auxiliaire : atteindre le plus d'hommes pos-

(1) On peut presque y ajouter les Espagnols, les Portugais, les Italiens par *anca*.

sible. En fait, privées de toute internationalité, n'existant même pas en une langue, elles n'atteignent personne. De ce nombre sont, entre autres, en Esperanto, les racines qui suivent :

Boy (1), qui par l'anglais serait excusable pour *garçon*, *enfant* (1), mais qui ne l'est pas du tout pour *aboyer*. Il faut **aboyar.**

Buk, dont le son inspire plus ou moins *livre* par l'anglais, ou *bouc* par le français, mais signifie *boucle*. Rien n'empêche **buklo.**

Chan (prononcez *tchan*), inspiré peut-être de *canis* latin, et qui veut dire *chien de fusil*, mais que le son empêche de deviner. C'était le cas de faire plaisir aux Allemands — rien de meilleur n'étant possible — en mettant **hano.**

Chap (prononcez *tchap*), dans lequel Russes et Polonais ne peuvent retrouver leur *bonnet fourré*, et où les autres sont tentés de voir *chapeau*. Tout impose **shapko** (prononcez *chapko*).

Char (prononcez *tchar*), dont le son suggère, non pas la conjonction française *car*, mais l'idée de *char*, pour laquelle d'ailleurs elle sert aussi. Ce dernier emploi justifié (**kar** étant affecté à *cher*) suffit à la condamner. **Nam** latin était préférable à défaut de mieux, puisqu'il atteint sans erreur possible quiconque a fait un peu de latin.

Chel (prononcez *tchel*) qui, ainsi présenté ne rappelle à personne *cellule*, pour lequel l'adjectif *celluleux*, *cellulaire* impose par sa forme internationale **celulo.** Or, cette forme, la seule juste, est parfaitement possible, si, au lieu d'être **celo** (emprunté à *celowac* polonais et à *zielen* allemand) le mot *but* est **skopo**, et le verbe *viser*, **vizar**, ce qu'ils doivent être (2).

Cir inspire *cire* aux Français, *ornement*, *orner* aux Allemands, peut-être *boucle de cheveux* à l'Italien, mais *cirage* à personne. Il faut **cirajo**, tout aussi possible que **kurajo** ou **domajo**, etc., que l'Esperanto primitif admet bien — et avec raison — malgré le suffixe **aj.**

Erp ne peut sous cette forme avoir aucun sens, même pour les plus forts latinistes ; s'il vient de *hirpex*, *hirpicis* « *marteau* », il fallait **hirpico.** Si c'est l'italien *erpicar (herser)*, *erpico (herse)* qui le fournit,

---

(1) **Y** en Esperanto primitif se prononce comme **y** dans *yole*.

(2) On évite ainsi les expressions fausses de l'Esperanto primitif : **celi la celon**, *viser la visée*, et mieux encore, **la celo de la celo**, *la visée de la visée*. Est-ce que le *but* n'est pas distinct de la *visée ?* N'est-il pas l'objet de celle-ci ? Mais il y a **celtabulo**, dira-t-on : *planche de visée*. Le but est-il donc toujours une planche ? *Le but de la vie* devra-t-il se rendre par **la celtabulo de la vivo** ou **la celo de la vivo** ? De par la valeur des mots, ni l'une ni l'autre expression ne sont justes, car le mot *but* renferme l'idée toute spéciale et très nette de « terme qu'on se propose d'atteindre ». Cette idée très spéciale doit avoir sa racine spéciale, rien d'autre ne pouvant la rendre.

il doit encore être **erpico**. Tronqué comme il est, il n'atteint personne. Mais il faut **hersar** = *herser* et **hersilo** = *herse*, parce que le français atteint plus de gens que l'italien, et aussi parce que *herse* est également connu en anglais. Sans doute, elle n'y désigne que la grille (munie par le bas de fortes pointes) qu'on lève ou qu'on baisse à l'entrée d'une porte fortifiée, mais tous savent que là comme en blason c'est l'analogie de forme qui a fait employer ce mot.

Er, que nous oublions, est d'abord suffixe, mais suffixe regrettable, car pour quelques mots plus ou moins faux qu'il coopère à former (1), il prive d'une des racines les plus internationales, *ère*, possédée par les langues néolatines, par l'anglais et l'allemand. **Ero** doit donc désigner l'*ère* et non pas l'unité, l'élément partiel.

Fav vient du latin *favus* qui désigne non la teigne, mais le parasite d'une espèce de teigne, la teigne faveuse. L'italien, l'espagnol, le portugais imposent **tinyo,** qui rappelle aussi le français.

Fortik possède, je ne sais pourquoi, la finale *ik* qui conviendrait si bien à **elast** et lui rendrait son internationalité de forme **(elastika)**. D'où vient ce **fortik?** peut-être de *fort* allongé aussi pour obtenir un mot nouveau et donner **fortikajo** *forteresse* à l'aide du suffixe **aj**. Origine inconnue et produit malheureux : tel est l'actif de cette racine dont le sens est *solide, robuste*. Pour *forteresse*, l'internationalité impose **fortreso**, comme elle impose **solida, robusta,** par le français, l'anglais, l'italien, l'espagnol, le portugais, le latin. Conclusion : **solida, robusta**, nécessaires tous deux, atteignent plus de trois cents millions d'hommes; **fortika** n'atteint personne.

Ces exemples suffisent, mais ce ne sont pas les seuls, puisque nous n'avons pas dépassé la lettre **f** du dictionnaire intangible de l'Esperanto primitif, où même les traductions fausses devaient rester, disait le docteur Zamenhof, parce que c'était la base. Il fallait sans doute à la langue une base défectueuse. Depuis cependant, donnant une petite entorse à la déclaration d'intangibilité, on a commencé à en corriger quelques-unes. Quant au reste, on n'y peut toucher. De fait cela vaut peut-être mieux, il y aurait trop à faire.

Pas d'altérations de forme. — Les exemples que nous venons de voir en offrent déjà, mais ces altérations vont si loin qu'en

---

(1) **Fajrero,** *étincelle!* Est-ce l'élément partiel du feu? Et pourquoi pas *braison* bien plutôt? *Etincelle* doit être **cintilo** par *scintilla* latin, qui rejoint le français *scintiller*, *étinceler*.

bonne justice on peut les dire des transformations et pour certaines racines de véritables créations. Il convenait donc de les ranger à part. Ce que nous allons voir ne pousse pas l'erreur aussi loin, mais aboutit quand même au résultat immanquable de l'altération de forme : l'incompréhensibilité plus ou moins complète pour tous les intéressés. Il est clair, en effet, que si une fusion de diverses formes est non seulement permise, mais imposée à la langue internationale, parce que cette fusion permet d'atteindre plus de gens, une altération proprement dite est défendue, parce que la racine devient alors méconnaissable et n'atteint plus personne.

A ce titre **shiri**, altération de *déchirer* français, est bien, ce nous semble, absolument condamnable. Cette racine ne peut atteindre personne pour l'idée de *déchirer*, ni certes par l'internationalité, ni même par sa nationalité. Il faut **lacerar**, qui nous donne toutes les langues néolatines, l'anglais et le latin.

Pourquoi **fandi** avec le sens de *fondre*? Est-ce que **fondri** se pouvait moins que **tondri** *tonner?* D'ailleurs on n'avait qu'à choisir une meilleure racine, où aucune altération n'était nécessaire. En réalité, même pour les français, **fand** est un mot à apprendre. **Fuzar** ne leur imposait aucune étude, non plus qu'aux autres néolatins et aux Anglais. Et pour tous **fuzebla** n'est-il pas plus intelligible, plus transparent, ne suggère-t-il pas mieux *fusible* que ne le fait **fandebla ?**

Pourquoi, pendant que les malheureux **chap, chir** perdent leurs syllabes finales, *alerte* perd-il l'initiale, comme *déchirer* devenu **shir?** Oui, pourquoi **lerta** signifie-t-il *adroit, agile, habile,* mais pas *alerte?* Que peut-il dire, même à un Français, puisqu'il perd et sa forme et son sens? Sans doute *agile* remplace *alerte* dans la triple traduction, et garde encore quelque peu de l'idée. Mais si, dans une certaine mesure, l'adresse et l'habileté peuvent se regarder comme parentes, le sont-elles de l'agilité? **Lerta** doit être **alerta** et ne peut signifier que *alerte*. Sous cette forme et avec ce sens il atteint directement le français et l'anglais, par conséquent plus de deux cents millions d'hommes. **Lerta** n'en atteint pas un seul sur la terre entière.

Pourquoi **eraro** *erreur*, quant tout imposait **eroro :** latin, italien, espagnol, portugais et même anglais? Le Français n'eût pas moins compris et tous les autres eussent été atteints immédiatement, tandis qu'ils ne le sont pas.

Pourquoi **erinaco**, altération de *erinaceus* latin, et qui par le fait ne peut atteindre même les latinistes? La racine à prendre pour *hérisson*, c'est **eriso**, qui fusionne l'espagnol *erizo* avec le français, et

vient de *hericius* ou *ericius* latin ; le mot est plus court, plus étymologique, et il atteint deux langues vivantes, quand **erinaco** n'atteint pour ainsi dire personne.

Pourquoi **imag-i** *imaginer*, quand tout impose **imagin-ar** : le latin, les langues néolatines et l'anglais même qui dit *imaginate*? Il n'y avait vraiment plus qu'à l'amputer de la tête comme faisait le volapük : **mag** eût été encore plus court. L'Esperanto n'a-t-il donc pas de racines trisyllabes? **Imaginebla** ou **neimaginebla** eussent-ils été plus longs que **rekompencebla** (1), **rekomendebla** et autres? Est-ce à cause de **in**, signe du féminin? Mais qui donc y eût vu un être féminin, puisque le masculin **imag** n'existait pas? Et si c'est la raison, pourquoi **karmin, rafin, inklin**, etc. etc. que d'ailleurs nous ne blâmons pas? A côté de **imagin** il y avait place pour la racine **imajo** *image*, si internationale, tandis qu'on est allé prendre **bildo**, atteignant juste l'allemand.

Mais ces exemples suffisent, bien que là encore nous n'ayons pas épuisé le sujet.

Pas de changement de sens. — Pour atteindre les gens, il ne suffit pas de leur présenter une racine qu'ils connaissent ; il faut de plus la leur présenter avec le sens qu'ils sont habitués à y attacher. Autrement c'est une espèce de mystification. Examinées d'après ce principe, dont personne ne peut contester la justesse, les mots suivants de l'Esperanto méritent tout autre chose que des éloges : **Gracia** *délié*, **galanterio** *nippes*, **oportuna** *commode*, **prudento** *raison*, **oferi** *sacrifier*, **groso** *groseille à maquereau*, **gargari** *rincer*, **iniciati** *causer*, *engager*, etc., etc. Nous n'insisterons que sur l'exemple fourni par la racine **akra**. Depuis le latin *acer*, *acris*, *acre* jusqu'à l'anglais *acrid*, à l'espagnol *agrio*, *acritud*, à l'italien et au portugais *acre*, au français *âcre*, cette racine présente le son **akr** dans les langues de deux cents quatre-vingt-dix millions d'hommes au moins. De plus pour eux tous elle a absolument la même valeur : elle signifie *âcre*. L'Esperanto lui fait dire *aigu*! Pourquoi? je n'en sais absolument rien, car, même en latin, jamais cette racine n'a signifié *aigu*. Et pendant qu'on donne ainsi au mot **akra** une valeur fausse que rien n'autorise, on néglige la racine juste **akuta** qui nous vient du latin et atteint avec le sens voulu l'italien, l'espagnol, le portugais, l'anglais même et jusqu'au français par *acuité*, sinon par *aigu*.

---

(1) Pourquoi l'Esperanto primitif écrit-il **rekompenc**, quand le français, l'anglais, l'italien, l'espagnol orthographient avec un **s**, et quand on écrit **kompens** avec un **s**?

Le graphisme d'abord, le phonétisme après. — La langue internationale n'est pas faite uniquement pour nos yeux. Mais j'oserai dire qu'elle est d'abord faite pour eux. En effet, dans sa propagande même, dans son premier emploi, auprès de ceux qui ne la savent pas, dans son étude enfin, c'est le graphisme qui joue au moins 90 fois sur 100 le grand rôle, pour ne pas dire l'unique rôle. C'est la forme écrite qui vous saisit d'abord, c'est par elle que cette langue vous est plus ou moins immédiatement intelligible. Par suite le graphisme doit y avoir le pas sur le phonétisme. Le docteur Zamenhof se conforme bien à ce principe en général, mais cependant là encore nous constatons des défaillances que l'emploi des digrammes **ch**, **sh**, autorisé dans l'Esperanto primitif, en l'absence des lettres **c**, **s**, surmontées d'un accent circonflexe, rend particulièrement saisissables.

Pourquoi **shanco**, quand le graphisme international impose **chanco** par le plus grand nombre, puisque l'anglais et le français se réunissent pour l'indiquer? Est-ce pour favoriser le français par le phonétisme? Mais alors vous sacrifiez les deux langues citées, au point de vue du graphisme, puisque, à première vue, ni l'une ni l'autre ne reconnaitront *chance* dans **shanco**.

Pourquoi **shanghi** quand là encore les deux langues citées pour *chance* imposent aussi **ch** pour **chanjar?** Encore préférence pour le français en opposition à la loi du plus grand nombre.

Même raisonnement pour **shovinismo, sharado,** etc. Pourquoi l'erreur de les écrire par **sh**, quand, avec raison, certes, on écrit par **ch** les mots **chasta, charmo**, etc., etc.? L'erreur est d'autant plus regrettable qu'entre les sons **ch** et **sh**, dans un mot, la différence est si faible que la substitution du premier au second n'empêche aucunement de comprendre à l'audition; tandis que la substitution de **sh** à **ch** empêche Anglais et Français de comprendre à première vue. Je crois pouvoir affirmer que ni Français ni Anglais ne devinent *charge* dans **shargho,** tandis qu'ils le devineront dans **charjo.**

Ce dernier exemple donne, entre autres possibles, une idée de la supériorité du **j** pour remplacer la figuration **gh**, permise en Esperanto primitif, et nécessaire pour y remplacer **g** surmonté d'un accent circonflexe. Qui donc reconnait *joie, juste, germer, siège, manger*, en **ghojo, ghusta, ghermi, siegho, manghi?** Qui ne les retrouve plus aisément dans **joyo, justa, jermar, siejo, manjar?**

De son côté, **j** ne remplace-t-il pas mieux aussi la figuration **jh** permise et nécessaire en Esperanto primitif à la place de **j** accent circonflexe? Écrivez **jhaluza, jhuri, jhokeo,** qui comprendra sûre-

ment? Au contraire, écrivez en Esperanto réformé **jaluza, jurar, jokeo,** ne serez-vous pas compris des hommes connaissant ces racines par une autre langue? Et là encore la légère nuance entre le son du **j** français et celui qui est donné à cette lettre en Esperanto réformé (*dj*) n'empêche nullement de comprendre à l'audition. Notez d'ailleurs que le **j** sonne rigoureusement ainsi en anglais dans les racines *jaluze* et *joke*.

Il faut évidemment s'arranger dans la langue internationale pour que le phonétisme soit une fusion des sons qu'a le mot dans les diverses langues qui fournissent l'élément. Mais comme il s'en faut de beaucoup qu'on le puisse toujours, c'est le phonétisme atteignant le plus grand nombre qu'on doit choisir, comme c'est au graphisme atteignant le plus grand nombre qu'il faut donner la préférence. Tout cela est une conséquence du grand principe logique et essentiellement pratique de la langue auxiliaire : atteindre le plus d'hommes possible.

Par exemple, il est une chose qu'il faut absolument interdire : c'est un graphisme donnant au mot, dans la langue internationale, un phonétisme tout à fait différent de celui qu'il possède dans la langue source. Ainsi **birdo,** en Esperanto primitif, est absolument défectueux, car prononcé d'après l'alphabet de la langue, il n'a rien de l'anglais. Ah! si : le **b** et le **d**.

Dépendance et ricochets. — S'il est un édifice dont toutes les parties se tiennent nécessairement et soient en dépendance réciproque, c'est avant tout autre, plus que tout autre, je crois bien, l'édifice d'une langue artificielle. Or la langue auxiliaire l'est nécessairement. Le principe du plus grand nombre n'y peut être observé qu'en entraînant dans tout le système une dépendance telle des parties, qu'à chaque instant, si l'on touche ou si l'on change celle-ci, il y a répercussion, ricochet sur celle-là. Il faut bien se pénétrer de cette idée pour juger, soit un des systèmes proposés comme langue auxiliaire, soit la réforme d'un de ces systèmes. Ainsi, dans les nombres, si je prends la racine **nov** pour 9, à cause du latin, de l'italien, du portugais, de l'espagnol et même du français, si je la substitue à **nau** de l'Esperanto primitif, il se produit immédiatement ricochet sur l'adjectif « *neuf, nouveau* », et cependant je sens bien, tout le monde sent bien que pour 9, **nov** est cent fois supérieur à **nau**. Alors l'adjectif « *nouveau* » ne peut plus être **nova**. Mais, est-ce que l'espagnol ne dit pas *nuevo*,

est-ce que la racine de *nouveau* en français ne me donne pas **nuv** à l'oreille? est-ce que dans un contexte **nuva** n'a pas toute chance d'être aussi bien compris que **nova**, même d'un Anglais (*new*) ou d'un Allemand (*neu*)? Assurément oui. J'attribue donc **nov** à 9 et **nuv** à *nouveau*.

Ec, suffixe de l'état, ne peut être accusé de manquer d'appui dans l'Esperanto primitif : il a d'abord pour le son l'appui de l'italien (*giovinezza*), puis celui du français (*jeunesse*) et même celui de l'anglais (*illness, sickness*). Mais, précisément à cause de l'anglais et du français, nous constatons que mieux vaudrait **es**, absolument libre dans l'Esperanto. Ce serait déjà une raison pour l'adopter. Cependant, comme il ne faut changer ce qui existe que pour de bonnes et très bonnes raisons, pour des raisons tout à fait décisives, celle-là ne suffit pas. Mais il en est une autre absolument décisive, c'est que l'état est essentiellement marqué par le verbe *être*, et que la vraie racine de ce verbe, ceci est linguistiquement incontestable, est **es**. Or, qu'est-ce que la *bonté*, sinon l'état d'un homme bon, **boneso?** Qu'est-ce que la *force*, sinon l'état d'un homme fort, **forteso?** De la sorte toutes les qualités abstraites, ou mieux tous les états, peuvent être logiquement et directement marqués par le verbe d'état **es**. Un suffixe spécial est absolument inutile. La langue gagne alors en précision et en souplesse dans des proportions incroyables.

Mais on le voit, là encore, le changement très justifié du verbe *être*, opéré d'ailleurs à cause de son heureux résultat pratique, a immédiatement ricoché sur le suffixe **ec** dont il entraine la suppression.

Ne condamnez donc pas, cher lecteur, à première vue, telle forme ou telle racine de l'Esperanto réformé qui vous déplait ou vous dérange sans connaitre les raisons qui les ont fait adopter. S'il n'y en a pas ou si elles sont mauvaises, condamnez, oui; mais d'abord informez-vous.

Ceci suffit. Passons à un autre point, source de beaucoup d'erreurs quand il est mal compris.

L'internationalité des affixes. — Est-elle possible? Pour quelques-uns, oui; pour tous, certainement non. Le radical du verbe **esar**, très logiquement et très pratiquement adopté par l'Esperanto réformé pour caractériser l'état ou qualité abstraite, suffirait à montrer que la facilité pour tous empèche absolument la langue auxiliaire de puiser toujours ses affixes dans nos langues, sous prétexte d'internatio-

nalité. D'abord, à chaque instant, cette internationalité fait défaut; des formes variées, à sens multiples, parfois contradictoires, se présentent au choix, et quelle que soit la forme qu'on adopte, on n'arrive qu'à un résultat opposé à celui qu'on poursuit.

Supposons, par exemple, **in** employé comme préfixe avec la valeur du préfixe *un*, anglais ou allemand. Au premier abord, il semble tout indiqué, car il a l'appui de toutes les langues néolatines et même, indirectement, celui de l'anglais et de l'allemand. Donc..., donc, ce serait une lourde faute que de l'adopter. En effet, il sert bien de privatif à une multitude de mots, et, par suite, rendrait immédiatement compréhensible des adjectifs comme *infidela;* cela ferait le bonheur de ceux qui poursuivent l'intelligibilité immédiate de tous les mots — simples ou composés — de la langue auxiliaire. Mais voyons-en les suites. A chaque instant, il est autant négatif que privatif. On peut même se demander si *infidèle* signifie ou *pas fidèle* (**nefidela**) ou *sans fidélité*. Ceci n'est pas grave en l'occurrence, mais il n'en est pas toujours ainsi. Ce qui est plus grave, c'est que *in* prend à chaque instant la valeur de « *en*, *dans* », tout à fait différente; exemple : *importation*. C'est enfin qu'il commence une multitude de mots où il n'est pas affixe, mais bel et bien partie intégrante du radical; exemple : *intéressant*, *intelligent*, etc., etc. Et l'on trouverait logique, pratique de le prendre comme préfixe dans une langue où la facilité repose essentiellement sur le rôle bien défini de chaque élément formateur! Sans doute les néolatins comprendraient, mais les autres? Alors, puisque l'immense majorité ne comprendrait pas, quel est donc l'avantage de fouler aux pieds la logique, dans une langue où elle est le grand facteur de la facilité? Et pour tous n'est-il pas plus simple d'apprendre le préfixe **mal** de l'Esperanto primitif ou réformé que de s'initier aux valeurs variées et incertaines du préfixe *in?*

Nous pourrions apporter d'autres exemples, mais nous ne voulons pas convertir en volume cette brochure destinée à donner, du moins nous l'espérons, la lumière nécessaire pour juger la question. Sa destination même nous interdit de la rendre fastidieuse par son étendue ou inabordable à beaucoup de bourses modestes par un prix trop élevé.

Ce que nous avons dit ouvre assez d'horizon aux esprits impartiaux pour nous permettre de croire qu'ils souscriront à notre affirmation : la facilité s'oppose à ce que tous les affixes de la langue auxiliaire puissent se réclamer de l'internationalité, qui d'ailleurs, nous l'avons dit, fait ici le plus souvent défaut. Ils souscriront aussi, croyons-nous, à ce

principe de bon sens : entre un affixe international comme *in* et un affixe sans internationalité comme **mal**, il faut sans hésiter prendre le second, quand il permet pour tous une facilité et une précision que le premier refuse.

Il importe grandement de ne pas oublier qu'il ne s'agit nullement de donner au monde une nouvelle langue néolatine, pareille le plus possible à ses sœurs, mais de donner avant tout une langue aussi facile que le permet sa destination même et la bonne expression de la pensée. Si elle ressemble aux langues néolatines, ce doit être par force, à cause de ses éléments internationaux, gréco-latins pour la plupart ; mais ce ne doit nullement être le résultat d'une intention, d'un plan arrêté d'avance, sans quoi on tombe dans une erreur pratique qui a les plus regrettables conséquences. Si nous devons par force nous appuyer sur le monde anglo-latin ou germano-latin, parce qu'il est le premier intéressé et le propagateur né d'une langue auxiliaire, n'oublions pas qu'il en est d'autres et n'allons pas de principe sacrifier tous ces autres aux premiers.

Pas de dérivation défectueuse. — Une fois ses racines adoptées, la langue auxiliaire n'est plus tributaire que d'elle-même. Armée de la logique et sous sa continuelle direction, elle dérive et compose, non pas sur le modèle de nos langues et en les imitant aveuglément, mais d'après les principes voulus pour obtenir simplicité et régularité. Or pas de simplicité, pas de régularité possible, partant pas de facilité, si sa dérivation et sa composition obéissent au caprice. Assurément on ne demande pas à la masse qui apprend la langue de s'initier à la logique et de recourir continuellement à ses conseils : la masse n'est pas faite pour cela ; elle prend ce qu'on lui donne tout fait, sans trop en regarder la valeur. Mais la masse est la grande déformatrice ou transformatrice des langues ; il convient de s'en défier pour la langue auxiliaire. Elle la déformera, la transformera d'autant plus que son esprit simpliste saisira moins — non par raisonnement, mais d'instinct — le procédé logique et régulier suivi par ses maitres, ses éducateurs dans l'idiome. Si l'auteur de cette langue, si ses écrivains et ses professeurs vont à l'aventure, sous prétexte de ne pas donner d'entraves, la masse se chargera vite de les dépasser et d'arriver à l'incohérence. On se rassure beaucoup trop, en général, parmi les espérantistes, et on se trompe étrangement, en arguant de vingt ans de fonctionnement pour la langue, quand elle en a passé au moins douze à ne pas mourir. En réalité l'Esperanto n'a pas dix ans de fonc-

tionnement étendu et, pour les rapports oraux, on peut presque dire qu'il ne remonte qu'au Congrès de Boulogne, en 1905. Quoi qu'il en soit, il renferme une source de difficultés réelles et un facteur très inquiétant de divergences dans l'insuffisance de ses affixes et la non-réversibilité de sa dérivation. L'empirisme jouant ici encore son rôle dans les exemples et les conseils, l'Esperanto perd en grande partie le bénéfice d'une dérivation qui pourrait suivre une marche régulière et logique, mais va en fait beaucoup trop à l'aventure. La démonstration de ce point nous entrainerait trop loin. Elle a d'ailleurs été magistralement et très pratiquement faite par M. L. Couturat, dans une brochure spéciale à laquelle nous renvoyons le lecteur (1).

Pas de composition fausse. — Un des principes de la langue auxiliaire doit être que le rapprochement des éléments qui composent un mot en donne le sens sans méprise possible. S'il ne le fait pas, le mot est mal ou faussement composé. L'Esperanto se réclame du principe, et le plus souvent il l'observe. Malheureusement il a des défaillances là aussi. Constatons simplement le fait par quelques exemples ; plus loin nous en dirons la cause.

Igi signifie *rendre* et **kulp**, *coupable*. Par conséquent **kulpigi** doit signifier *rendre coupable* ou *faire pécher*. Non pas, on a décrété qu'il veut dire *accuser*.

Sen signifie *sans*. Puisque **kulp** veut dire *coupable* et **igi** *rendre*, en réunissant ces trois éléments dans le mot **senkulpigi**, je dois avoir *faire, rendre sans coupables, débarrasser des coupables*. Non pas : **senkulpigi** veut dire *excuser*. Ah vraiment ! Oui, parce qu'ici **kulp** ne veut plus dire *coupable*, mais *faute*. Ainsi dans **kulpigi** la racine signifie *coupable* et dans **senkulpigi** elle signifie *faute !* Mais alors **senkulpigi** veut dire *rendre sans faute, absoudre, innocenter* ? Non pas : ce mot signifie *excuser*. Comme si *innocenter* et *excuser* étaient synonymes ! Ils le sont si peu qu'on dit très logiquement : cela l'excuse, mais ne l'innocente pas. Le remède ? Il n'existe que dans deux racines spéciales qui d'ailleurs sont connues dans toutes les langues néo-latines et en anglais : **akuzar, exkuzar.**

Contestable va nous offrir dans les compositions multiples qui le rendent si diversement, selon les plumes espérantistes, un spécimen des plus malheureux. D'abord **disputebla** *disputable*, **diskutebla** *discutable*, **malkonsentigebla**, un peu long, et faux à tout point de

(1) *Étude sur la Dérivation en Esperanto*, chez l'auteur, 7, rue Pierre-Nicole, Paris (V°).

vue. Si le sens désiré est « qu'on ne peut mettre d'accord » — idée différente de *contestable* — le préfixe **mal** ne doit pas s'y trouver ; il faut simplement **ne.** Avec **mal** le sens est « brouillable », de **malkonsentigi**, *brouiller, mettre en désaccord.* On donne encore pour l'idée qui nous occupe : **protestigebla**, également faux, car **protestigi** signifiant *faire protester*, **ebl** ne doit pas s'y souder ; dans tous les cas le sens ne serait jamais que « protestable ». Enfin il y a encore **refutebla**, *réfutable* et **rebatebla**, *rebattable.* Quelle richesse ! Et dire qu'en tout cela l'idée de « contestable » n'a pas son expression !

Mais *incontestable* nous donnera mieux, si c'est possible. Voyez : **nepridisputebla, nepridiskutebla,** où l'on se demande ce que peut bien faire la préposition **pri** *sur, touchant* (absente avec raison de **disputebla** et **diskutebla** cités plus haut). Mais certains espérantistes et parfois leur maitre lui-même aiment à agrémenter ainsi les mots de quelque **pri, el,** etc., qu'ils estiment tout à fait significatifs. Nous trouverons encore pour « incontestable » : **senduba** : *indubitable,* **neneiga** : *indéniable,* **nerifuzebla** : *irréfusable.* Et malgré tout cela *incontestable* n'est pas plus rendu que *contestable.* Il faut pour le dernier **kontestebla,** pour le premier **nekontestebla,** qui sortent du verbe **kontestar** par la racine **kontest** française, italienne, espagnole, portugaise et anglaise, assez internationale comme on le voit.

Nous avons parlé des **pri,** des **el,** etc., dont beaucoup d'espérantistes agrémentent les racines à plaisir, on peut le dire. Quel plus bel exemple pourrions-nous donner que les deux mots **elrigardi** *avoir l'air,* **elparoli** *prononcer?* Rappelez-vous bien que l'Esperanto accepte ce principe : la décomposition des éléments formateurs doit donner le sens du mot composé. Or, sachant que **el** signifie « hors de », voulez-vous me dire comment, joint à **rigardi** *regarder,* à **paroli** *parler,* cet **el** en peut faire « *avoir l'air* », et « *prononcer* » ? Il faut les deux racines très internationales **aspektar** *avoir tel ou tel aspect, avoir l'air,* et **pronuncar** *prononcer.*

Mais nous devons nous arrêter, car nous n'en finirions pas, si nous entreprenions de citer tous les exemples par lesquels le monde espérantiste viole à tout instant le principe logique et de simple bon sens pratique qui doit présider à la composition des mots dans la langue auxiliaire.

Toutes les racines nécessaires. — La composition fausse que nous venons de critiquer a parfois pour cause la maladresse ou

l'inattention, témoin le **malkonsentigebla** cité au paragraphe précédent. Mais le plus souvent la cause en est à l'insuffisance des racines. Nous regrettons d'être obligé de le dire, mais aucune idée bien nette n'a dirigé l'Esperanto pour les racines à prendre. Ou plutôt (du moins pendant longtemps) une idée très fausse a prévalu dans le monde espérantiste et y exerce encore son influence : avoir le plus petit nombre de racines qu'on puisse imaginer, afin de pouvoir chanter par exemple, comme au début, à propos du premier fondement de la langue (car elle en a connu plusieurs) : Quand vous savez ces quelques centaines de mots (925 d'abord, terminaisons et affixes compris), vous savez toute la langue. Oui, mais on oubliait de nous dire : vous y trouverez seulement l'expression du quart des idées qui vous sont nécessaires. Et qu'on ne prétende pas que j'exagère, car alors je demanderai pourquoi ce fonds primitif de 925 mots s'augmenta de plusieurs centaines dans le *Posha lernolibro;* pourquoi M. de Beaufront y ajouta encore en 1892 d'accord avec le docteur Zamenhof lui-même; pourquoi celui-ci l'amena à 2.645 dans l'*Universala Vortaro;* pourquoi le dictionnaire esperanto-français accrut encore ce nombre en 1901 et fut ensuite imité par M. Cart; pourquoi depuis le docteur Zamenhof lui-même, dans les dictionnaires allemands, y ajouta encore plusieurs bonnes centaines ; pourquoi le grand dictionnaire français-esperanto en ajoute à foison dans chaque fascicule. Et la langue était prête en 1888 ! et on nous parle d'évolution naturelle ! Ah oui, certes, cela y ressemble bien à une évolution naturelle, toutes ces additions de mots par centaines à la fois ! La vérité est que l'évolution leur parait naturelle quand l'addition vient d'eux, mais anti-naturelle quand d'autres veulent la faire. Quoi qu'il en soit, si ces additions avaient toutes été faites avec discernement, il faudrait les bénir, car, même encore maintenant, l'Esperanto n'a pas, pour le simple domaine de la vie journalière, toutes les racines dont il a besoin. Que d'objets, que d'êtres chaque jour rencontrés n'y peuvent encore être nommés ! Et à côté de **akuzar, exkuzar, kontestar, aspektar, pronuncar,** déjà vus, est-ce qu'il ne faut pas **hezitar,** si international, avec bien d'autres que je pourrais citer et que donne d'ailleurs l'Esperanto réformé ? Essayer de les rendre par des compositions fausses ou kilométriques, c'est s'entêter dans une erreur qui ménage, hélas ! aux espérantistes intransigeants un bien douloureux réveil. Plus heureux ce jour-là que dans sa définition incomplète de la langue auxiliaire, M. de Beaufront a tracé dans les dernières éditions de son dictionnaire esperanto-français, avec une netteté irréprochable, la voie qu'il fallait suivre, en disant : « Mais

d'après quelle loi l'auteur de l'Esperanto admet-il une racine pour l'expression d'une idée internationale ? Il cherche d'abord si les éléments déjà possédés par sa langue, soit seuls, soit agglutinés, ne suffisent pas pour la rendre d'une manière satisfaisante. Dans l'affirmative il s'en contente, comme font plus ou moins toutes nos langues, mais en particulier le grec et l'allemand. Ici, bien évidemment, une racine spéciale n'est pas nécessaire, et ce serait une contradiction flagrante à la simplicité essentielle de l'Esperanto que de charger inutilement la mémoire de tous d'un élément nouveau. Si, au contraire, les ressources dont il dispose ne lui fournissent pas l'expression juste pour cette idée internationale, il lui faut certainement une racine spéciale, et cette racine il l'emprunte à nos langues dans le maximum possible d'internationalité. »

Il n'y a qu'une réserve à faire sur ces paroles. Elles expriment ce qui eût dû être fait, mais ce qui ne l'a pas été.

Pas d'éléments superflus. — Il y a certainement du vrai dans le désir de n'avoir pas un grand nombre de racines ; l'erreur du docteur Zamenhof et de ses disciples a été de pousser la chose trop loin, pour ne pas s'être constamment guidés sur le principe que nous venons de rappeler. En tout cas, l'auteur de l'Esperanto a vu avec une merveilleuse clarté qu'il devait prendre à nos langues, non pas tous les mots de la langue internationale, mais seulement les éléments nécessaires à leur formation. Ceci l'a préservé d'une erreur fondamentale et irrémédiable où tout le système eût un beau jour sombré, sans qu'il en restât rien, en dépit de tous les succès obtenus pendant un temps plus ou moins long. N'oublions pas, en effet, que le *Volapük* en a connu des succès, et de très grands ; qu'il a compté lui aussi des centaines de mille d'adhérents, des revues, des cours, des ouvrages, etc. Où est-il aujourd'hui ? Il a péri parce que sa base même était fausse : c'était fatal. Eh bien, l'Esperanto ne laisserait rien au monde qu'un souvenir, si, imitant un système que je pourrais nommer, il avait emprunté tous ses mots et leurs formes aux langues nationales, sous prétexte d'internationalité. Tout système basé sur ce faux principe n'est qu'un leurre, de très bonne foi peut-être et sans doute même, mais un leurre au lieu d'une solution. La compréhensibilité immédiate, poursuivie pour quelques-uns à l'aide de ce faux principe, est un obstacle absolu à la facile acquisition pour tous, comme l'a démontré M. de Beaufront dans sa brochure « *Un bien beau leurre* ». Sans doute, ceux qui savent les langues néo-latines ou l'anglais comprennent sans peine une telle langue.

Mais l'organe international n'est-il fait que pour eux ? Même en Europe, combien de gens ne savent aucune de ces langues ! Si l'on comptait bien, même en Europe ceux-là sont la majorité. Et hors d'Europe ? Et le Japon et la Chine, etc. ? Allez-vous écraser la mémoire de tous ceux-là sous des milliers de mots inutiles, superflus, que la langue peut tirer de son sein, peut former elle-même à l'aide de ses racines ? Aussi le Comité de la Délégation a-t-il été très sagement inspiré en limitant aux seuls éléments formateurs l'internationalité de la langue auxiliaire. Et c'est parce que l'Esperanto primitif possède cette base solide et juste que le Comité l'a adopté en principe, malgré les côtés critiquables qu'il présente, et dont nous allons poursuivre l'examen en continuant à poser ce que nous estimons être les vrais principes pour la langue auxiliaire.

Pas de complications grammaticales. — La grammaire de la langue auxiliaire doit être réduite au minimum compatible avec la claire expression de la pensée. Elle ne doit renfermer aucune complication, rien qui ne puisse vraiment se justifier. L'Esperanto primitif a donc tort de faire varier son adjectif. Et le docteur Zamenhof le sentait si bien que, dans le dialecte proposé comme réforme de sa langue en 1894, l'adjectif ne variait plus (1). Il confondait même sa terminaison ou caractéristique avec celle de l'adverbe, ce qui était une grosse erreur. Quand le substantif ou le pronom sont là pour indiquer le nombre, à quoi bon faire varier l'adjectif ? Quand je dis en français : « je suis fatigué, nous sommes fatigués », mon oreille ne perçoit pas la moindre différence dans les deux participes. Pourtant je suis très sûr, grâce à *je* et à *nous*, qu'un seul est fatigué dans le premier cas et plusieurs dans le second. L'anglais suffirait à prouver que l'adjectif et le participe peuvent rester invariables. La réforme de l'Esperanto devait donc supprimer en fait la variabilité de l'adjectif.

(1) Voici, d'après *L'Espérantiste* de décembre 1907, en quoi consistait cette réforme : suppression des signes diacritiques, de l'accusatif ; invariabilité de l'adjectif, qui avait la même caractéristique que l'adverbe. Le pluriel marqué par **i** substitué à l'**o** du singulier. **Plu** et **maksu** pour les degrés de comparaison. Les pronoms généralement en **u (mu, tu, lu, elu, nu, vu, loru, alikvu, omnu)**. Le tableau des corrélatifs **ia, kia, tia, chiam**, etc. était remplacé par des mots empruntés à nos langues, surtout au latin : **nemo, nulo, semper, kvandu**, etc. D'une façon générale, les racines étaient plus latines ou néo-latines que dans l'Esperanto primitif **(kavalo, dominko, spino** au lieu de **chevalo, dimancho, dorno**, etc.**)**. D'ailleurs toutes les racines allemandes étaient supprimées. Moins le rejet systématique et blâmable des racines allemandes et la confusion de l'adverbe et de l'adjectif, on peut dire que cette réforme a les plus grands points de contact avec celle que préconise la *Délégation* dans le système Ido. La plus grande différence — en faveur de celui-ci — est un dictionnaire infiniment plus international et plus complet que ne l'était celui du Dr Zamenhof en 1894.

Anglais, Français, Italiens, Espagnols, Portugais, etc. n'ont pas l'accusatif. En allemand même, au féminin, au neutre et au pluriel, il ne se distingue pas du nominatif. Ceci n'indique-t-il pas à la langue auxiliaire qu'elle peut et qu'elle doit s'en passer ? A quoi sert-il quand vous suivez l'ordre dit logique : sujet, verbe, complément direct ? Au plus, laissez-en la ressource aux littérateurs et aux savants pour les cas d'inversion. Ils seront compris s'ils l'emploient ; mais du moins les autres ne seront pas en continuel embarras pour l'appliquer avec justesse. Notez d'ailleurs que bien des inversions sont possibles même sans accusatif ; l'italien et d'autres langues le prouvent surabondamment. Or l'Esperanto primitif fait une véritable débauche de l'accusatif. Non seulement il l'emploie pour le complément direct, pour le lieu où l'on va, mais encore pour les dates, la durée, le prix, les mesures, etc. Il est à remarquer que, si on l'entend au singulier dans cette langue, on le perçoit à peine au pluriel, où il est lourd et disgracieux. La langue auxiliaire se devant à elle-même de rejeter cette complication inutile, l'Esperanto réformé n'en fait d'obligation à personne (1).

La conjugaison passive de l'Esperanto primitif n'est pas non plus au-dessus de tout blâme. Reculant à employer des formes aussi compliquées ou longues que **mi estis estinta, mi estos estinta** (j'avais été, j'aurais été) il ne peut pas se servir pour son passif d'un seul participe, comme font toutes les langues néo-latines, le français et l'allemand, pour ne parler que d'eux. Aussi emploie-t-il tantôt le participe en **-ata**, tantôt le participe en **-ita**. Et sans doute le choix entre l'un et l'autre n'est pas si aisé qu'on le dit, car sous la plume des maitres on trouve d'évidentes contradictions à cet égard. Puisque l'emploi d'un seul participe est possible, avec un verbe *être* combiné plus simplement, et que nos langues mêmes donnent ici et avec raison l'exemple d'un seul participe, l'organe auxiliaire doit les imiter.

Pourquoi tantôt **pasi, komenci, dauri, chesi,** etc. et tantôt **pasigi, komencighi, daurigi, chesigi ?** Qu'on demande aux espérantistes sincères avec eux-mêmes, et surtout aux professeurs, si cette distinction est facile et pratique. A supposer qu'elle soit logique, il faut ici lâcher la logique, parce qu'elle n'est plus génératrice de sim-

---

(1) Dans un de ses ouvrages, M. de Beaufront, pour sauver sans doute de la critique l'accusatif de l'Esperanto, argumente avec plus de subtilité que de rigueur, croyons-nous. Il dit notamment : « D'ailleurs, pour pouvoir rejeter l'accusatif, tout en restant logique et clair, il faudrait avoir deux formes pour certains pronoms et certaines prépositions. Nous devrions alors choisir entre deux formes comme nous choisissons entre deux cas. La simplification ne me paraît pas appréciable ». Si fait, elle l'est, et nous le renvoyons à cette réforme de l'Esperanto pour s'en convaincre.

plicité. Est-ce que si je dis : « l'année commence » et « je commence ma lettre » avec la même forme pour le verbe *commencer*, il peut y avoir la moindre incertitude sur l'être qui commence ou la chose commencée ? Donc une seule forme suffit pour tous ces verbes qui sont tantôt transitifs et tantôt intransitifs. Ainsi faisant, la langue auxiliaire est conséquente avec le principe qui doit dominer sa grammaire : aucune complication inutile à la claire expression de la pensée. L'Esperanto réformé a donc raison de ne donner qu'une seule forme à tous ces verbes *mixtes* (transitifs et intransitifs à la fois).

Pas de sons trop spéciaux. — Quand on pense à ce fait que la langue auxiliaire s'adresse aux hommes les plus divers de pays et de langues, on comprend qu'elle doive éviter les sons pour ainsi dire exceptionnels. On peut à bon droit regarder comme tel le son attribué dans l'Esperanto primitif à la lettre **h** surmontée d'un accent circonflexe. Il représente une aspiration très forte inexistante dans une infinité de langues, et d'ailleurs tout à fait inutile. Elle a de plus le grave inconvénient de n'être nullement d'accord avec le son donné par les peuples néo-latins, l'anglais et même l'allemand aux caractères correspondants dans leur graphie. Ainsi **monarho** (**h** accent circonflexe) représente *monarque* en Esperanto primitif, ce qui le rend presque impossible à distinger dans la prononciation de **monaho**, *moine*, qui lui aussi s'écrit avec un **h** accent circonflexe. Or le mot *monarque* en français, en italien, en espagnol, en portugais, en anglais et même en allemand fait très nettement entendre le son **k** ; il faut donc **monarko**, *monarque* (comme il faut **monako,** *moine*). C'est encore le son **k** que fait très nettement entendre dans toutes les langues citées tout à l'heure le mot *choléra*, élément international s'il en fût. Il doit donc s'écrire **kolero** et non **holero** (**h** accent circonflexe) (1). Cette aspiration très exceptionnelle et très difficile, impossible même à quantité de peuples, devait disparaître de l'Esperanto. Aussi tout le Comité de la Délégation a-t-il été unanime à en approuver la suppression.

Le son de notre *y* dans *yole* (représenté par **j** en Esperanto primitif) existe réellement chez presque tous les peuples, peut-être même chez tous. Mais un fait d'observation a appris que, pour la plupart des hommes, ce son a besoin d'une voyelle après lui pour être émis comme il faut.

(1) L'Esperanto réformé rend possible l'emploi de **kolero** pour *choléra*, en attribuant la racine **irac** à l'idée de *colère*. Cette racine est connue des Français et des Anglais par *irascible*, des Italiens par *ira, irascibile*, des Espagnols et des Portugais par *ira, irascible, irascibilidade*. Elle est donc plus internationale en ce sens que **koler**.

Tous les peuples du monde diront aisément *ya*, *ye*, *yo*, *you*. Mais renversez l'ordre et mettez *y* en finale (*ay*, *ey*, *oy*, *ouy*) : les huit dixièmes des hommes ne le prononceront plus qu'avec beaucoup de peine, et presque toujours en en faisant un *i*. En d'autres termes, ils prononceront *a-ï*, *é-ï*, *o-ï*, *ou-ï*, et nullement comme ***aille*** de *caille*, ***eille*** de *treille*, *oy* de ***boyard***, ***ouille*** de *fouille* français. L'Esperanto primitif a donc eu tort, non pas d'admettre le son *y*, mais de le placer à chaque instant en finale, où les huit dixièmes des hommes, nous le répétons, n'arrivent pas à bien l'émettre. Or il en a fait justement le signe de son pluriel, ce qui l'amène constamment en finale. Aussi Italiens, Espagnols et Anglais prononcent-ils presque tous *a-ï*, *e-ï*, *o-ï*, *ou-ï*, les **ay**, **ey**, **oy**, **uy** de l'Esperanto primitif; et tandis que n'importe qui peut dire aisément **omni qui** de l'Esperanto réformé, des milliers et des milliers d'hommes ne diront jamais bien **chiuy**, **kiuy** de l'Esperanto primitif. Ceci explique pourquoi il a fallu proscrire toute combinaison où le son *y* n'est pas suivi d'une voyelle, et pourquoi le pluriel de l'Esperanto réformé est **-i**, beaucoup plus appuyé et justifié d'ailleurs (1).

La plupart des peuples ont, soit par un caractère spécial, soit par une combinaison de lettres, le son de *dj* dans *djinn*. Mais le plus grand nombre sont privés du son de notre *j* français. Il est donc sage de ne pas mettre ce dernier dans la langue auxiliaire, le premier pouvant servir pour les deux. Or, non seulement l'Esperanto primitif l'a pris avec le son français et sous la forme d'un **j** accent circonflexe, mais encore il a admis à côté le son *dj* sous la forme d'un **g** accent circonflexe. Et comme il est des mots qui ne diffèrent pour l'oreille que par la nuance légère entre *j* et *dj*, on voit aisément de quelle importance il est de bien réussir exactement les deux sons. Plus sagement, l'Esperanto réformé n'admet que l'un des deux sons, le premier (*dj*), qu'il représente par **j**; mais par surcroit il laisse la faculté de prononcer cette lettre comme **j** français à ceux qui n'arriveraient pas exactement au son *dj*. Aucun inconvénient, puisqu'il n'y a pas deux mots dont l'un doive obligatoirement sonner avec *j* et l'autre avec *dj* (2).

---

(1) A ceux qui seraient tentés de reprocher à l'Esperanto réformé son pluriel par substitution de **i** à **o**, nous demanderons de vouloir bien nous dire pourquoi il serait plus logique d'ajouter le signe du pluriel au signe du singulier que d'avoir deux signes, l'un pour le singulier, l'autre pour le pluriel. Quant à l'opinion de ceux qui prétendent que les Anglais ont dans leur langue les équivalents de **ay**, **oy** (**aj**, **oj**) de l'Esperanto primitif, elle a sa réponse péremptoire dans la prononciation que les Anglais appliquent à ces sons en Esperanto. En réalité les diphtongues anglaises qui en approchent quelque peu (?) sont tout autre chose.

(2) Les chuintantes ne sont pas des sons exceptionnels dans les grandes langues de l'Europe où l'organe international puise ses racines, On ne peut donc en blâmer l'existence en Esperanto primitif, mais on peut, et fortement, en blâmer la surabon-

Pas de signes diacritiques. — Habitué à voir certaines langues slaves encombrées de quantité de signes diacritiques, l'auteur de l'Esperanto n'en a pas prévu les inconvénients pour son système. Cependant lui-même les a reconnus en 1894, et alors il y portait remède, non par la lettre **h** mise à côté du caractère accentué, mais par une refonte de son dictionnaire, ce qui est le seul bon remède. Le moyen de la lettre **h** n'est pas pratique, et altère trop la graphie des racines internationales, quand on l'applique aux cinq lettres accentuées de l'Esperanto primitif. Voilà pourquoi le Comité de la Délégation n'a pu une seule minute y voir le remède cherché. L'Esperanto réformé l'a vu dans l'unification des sons *j* et *dj*, ou plutôt dans le rejet du premier, comme nous l'avons dit; dans le rejet aussi de **h** accent circonflexe, dont nous avons également parlé; enfin dans la substitution de **ch** à **c** accent circonflexe et de **sh** à **s** accent circonflexe. Ces deux digrammes, connus de bien des gens, ont l'avantage de conserver leur physionomie à beaucoup de mots internationaux, comme **chambro**, **fisho**. Représenter ces deux sons (*tch*, *ch*) par une seule lettre arriverait à changer la physionomie des racines, à les rendre par suite méconnaissables. Or, si on ne peut, et si on ne doit pas chercher une compréhensibilité immédiate pour la langue internationale, il est bon cependant de ne pas négliger les moyens qui peuvent la favoriser.

La langue auxiliaire doit éviter les signes diacritiques, parce qu'ils sont gênants pour la main, pour les yeux, pour l'impression, pour la propagande de l'idée. Pour la main, qu'ils forcent à de continuels levers de plume ou à de continuels retours en arrière, le mot une fois tracé; pour les yeux, auxquels ils sont très loin de faciliter la lecture, puisqu'ils encombrent les interlignes; pour l'impression, puisqu'il faut fondre des caractères spéciaux; pour la propagande, puisqu'on ne peut, faute de caractères, faire passer les moindres textes dans les journaux prêts à les accueillir. L'Esperanto primitif, en dépit de ses progrès, est encore entravé dans sa propagande par ses lettres accentuées. Pour tous ces inconvénients, il était sage de délivrer la langue auxiliaire des entraves et de la gêne des signes diacritiques. Le Comité de la Délégation a été unanime à le reconnaitre.

Alphabet anglo-latin. — Il est tout indiqué quand on est bien fixé sur les points que nous venons d'étudier. Le **w**, dont la physio-

---

dance. Rien n'y forçait, absolument rien. De continuels **chu shi**, **char shi**, **chu ghi**, **char ghi**, etc., **chu shi ghoyas**, **chu shi chiam rughi ghas pro chio** sont absolument intolérables et gâtent au plus haut point, sans raison valable, une langue qui, au singulier, est souvent si harmonieuse.

nomie est trop spéciale, et qui n'est pas nécessaire, est réservé à quelques mots étrangers, comme **west** (*ouest*), point cardinal que la géographie, la météorologie, la marine, représentent par **W**. Mais les autres lettres et les digrammes **ch, sh,** constitueront l'alphabet le meilleur, **y** rendant le son de *y* dans *yole*, et **j** le son de *dj* dans *djinn;* **x** restituera leur vraie physionomie aux mots que l'Esperanto primitif déforme en employant tantôt **kz (ekzemplo)**, tantôt **ks (oksido)**. Sous la forme **exemplò, oxido,** ils seront plus nets, plus vite reconnus et plus justifiés. Cet **x** sera prononcé *ks* ou *gz*, peu importe, la langue auxiliaire peut permettre un peu de latitude, elle le doit même, quand la compréhensibilité n'est pas en jeu.

Qu rendra lui aussi leur physionomie internationale à des mots qu'on a quelque peine à reconnaître parfois avec la forme **kv** de l'Esperanto primitif : **tranquila, equilibro** au lieu de **trankvila, ekvilibro.** Cela diminuera pour autant la prodigieuse quantité de **k** rencontrés dans l'Esperanto primitif, ce dont ne se plaindra aucun imprimeur très certainement. D'ailleurs, là encore un peu de marge est de mise et ceux qui ne pourront, par habitude de *kv*, prononcer **qu** comme dans *quoi*, le prononceront *kv*, sans qu'il en résulte d'inconvénient.

C sonnera comme *ts* et **g** comme *g* de *gant*; **s** sifflera toujours fortement et **y** égalera *y* français.

Enfin, les voyelles **a, e, i, o, u** (*ou*) seront ouvertes ou fermées, peu importe, pourvu qu'elles restent distinctes l'une de l'autre.

Se combinant avec ces latitudes, l'alphabet anglo-latin est certainement celui qui s'accorde le mieux avec la physionomie internationale des racines que la langue auxiliaire emprunte à nos idiomes. Il est donc le plus justifié pour cette langue où tout doit être combiné — dans les limites de la facilité — pour atteindre même par la forme graphique le plus d'hommes possible.

Écueil de la brièveté. — Nos derniers mots amènent directement à l'examen d'un point de première importance : la question de la brièveté. Certains auteurs de langue internationale en font très à tort une question capitale, quasi essentielle. Ils comptent les lettres et s'écrient : tant de moins dans mes mots ; dans les dépêches de mon système les commerçants feraient des économies superbes ; que de pertes au contraire avec les télégrammes en Esperanto ! Qu'ils veuillent bien me pardonner, mais cet argument n'est pas très sérieux. Il y a autre chose que la longueur des mots dans une langue, il y a la lon-

gueur d'étude, la longueur du temps d'acquisition ; il y a aussi la clarté. Or, je tiens pour plus longue, même avec des mots plus courts, la langue qui me laissera dans l'incertitude des sens et qui me demandera, en partie pour cela, un temps d'étude beaucoup plus long que l'Esperanto même primitif. Car il n'y a pas uniquement des défauts, certes, dans l'œuvre du docteur Zamenhof. En tous cas, nous ne lui reprocherons pas sa longueur, et quelques mots kilométriques par manque de racines spéciales ne constituent pas un vice rédhibitoire ni un défaut irrémédiable. J'irai même plus loin, car, rappelant les racines énigmatiques citées page 5, je reprocherai à l'Esperanto ces écourtages de racines qui les ont rendues incompréhensibles. Là justement on s'est trop soucié de la brièveté. Quel est le résultat ? On ne comprend pas, on cherche. N'est-ce pas du temps de perdu ? Jolie brièveté, ma foi, que celle où je tâtonne, où je ne vois pas le sens, quand une syllabe de plus me l'aurait donné ! Pour moi, j'aime mieux **cirajo** que **ciro**, par exemple ; et je le trouve plus expéditif, car avec lui je suis fixé sur le champ.

La langue internationale ne doit pas chercher la brièveté par la mutilation des racines. Se faire bien comprendre est encore pour elle la meilleure manière d'atteindre vite le but. Et qu'importe que le chemin soit plus court, s'il ne m'y conduit pas ?

Caractéristiques grammaticales. — Un moyen employé par certains auteurs pour obtenir la brièveté dans la langue auxiliaire, c'est d'abord de la priver de l'article défini. Les langues néo-latines, issues d'une mère qui ne l'avait pas, suffiraient à montrer son utilité extrême ; mais on aime mieux rétrograder, au risque de priver la langue auxiliaire d'un très grand élément de clarté. L'Esperanto s'est sagement gardé de cette erreur, et on ne peut que l'en féliciter. Un autre moyen, c'est de supprimer toute caractéristique au substantif racine et à l'indicatif présent. **Am,** par exemple, sera *l'amour* ou *un amour*, et avec un pronom personnel il signifiera *j'aime*, *tu aimes*, etc. Pas besoin d'un **o** comme en Esperanto, dit-on, pour marquer le substantif, pas plus que d'un **a** pour l'adjectif. On pourrait aller plus loin et dire : aucune terminaison, aucune caractéristique nulle part ; ce serait encore plus court, sinon plus clair. Eh si ! il faut des caractéristiques aux mots de la langue auxiliaire, parce que pour tous, mais surtout pour les peuples dont les langues sont éloignées de celles qui ont fourni les racines à l'organe, les caractéristiques sont des jalons, un fil conducteur, un guide précieux et sûr qui empêche toute erreur.

Or, dans une langue qui s'adresse à tous, on ne saurait trop multiplier les moyens d'empêcher les méprises, trop étiqueter les mots, si je puis ainsi dire. Assurément, si la langue auxiliaire ne s'adressait qu'aux érudits, aux gens de haute culture, ou même aux seuls néo-latins, on pourrait procéder autrement, parce qu'ils en connaissent les éléments à l'avance. Mais en est-il ainsi ? Et puis, que deviendrait la liberté de l'allure et la variété du style ? N'est-il pas évident qu'il faudrait adopter une place immuable pour le nom, une place immuable pour l'adjectif, etc., si les mots de la langue auxiliaire étaient privés de caractéristiques ? Et que de heurts à chaque instant entre les consonnes finales de celui-ci, les initiales de celui-là ! Les **o**, les **a**, les **e** des substantifs, des adjectifs, des adverbes, les **i** du pluriel viennent les empêcher, faciliter la prononciation et donner de l'harmonie. Grâce à eux l'émission devient plus coulante, et la phrase, plus longue un peu sur le papier, n'est pas plus longue à la bouche, mais autrement agréable à l'oreille. Voyez plutôt : **Ic strof prizent tre strang pens,** *cette strophe présente une très étrange pensée.* N'aimez-vous pas mieux : **Ica strofo prizentas tre stranja penso?** Et croyez-vous que, grâce aux caractéristiques, je ne prononcerai pas aussi vite la seconde phrase que la première ? Laquelle des deux, enfin, donne l'impression d'une langue naturelle ?

Ceci nous semble suffisant pour prouver que la langue auxiliaire doit avoir des caractéristiques grammaticales aussi bien pour le nom et l'adjectif que pour l'adverbe et le verbe (1).

Principe incomplet. — La cause des écarts que nous avons eu la peine de signaler dans le dictionnaire esperanto — or nous savons que le dictionnaire est pour ainsi dire tout dans la langue auxiliaire — tient à ce fait que le docteur Zamenhof ne s'est guidé dans son œuvre que par un principe incomplet. Enfant génial quand il l'a commencée, il a bien senti, et il l'a dit depuis d'ailleurs, que les racines de l'organe international doivent être empruntées aux langues des principaux peuples du monde, de ceux qui sont à la tête de la civilisation. Mais il n'a pas dit et il ne semble pas avoir compris que cet emprunt doit se régler rigoureusement sur l'internationalité, et même sur le maximum possible d'internationalité. Pour lui, c'est visible par son œuvre, et il l'a dit

(1) Il n'est pas déplacé de dire ici les légers changements apportés à l'excellente grammaire de l'esperanto : 1° quelques formes pour les pronoms personnels ; 2° le pluriel en **i**, et par suite 3° l'infinitif en **ar** ; 4° l'impératif français **ez** (l'**u** étant affecté aux pronoms indéfinis) ; 5° la ressource facultative de la conjugaison synthétique au passif ; 6° le suffixe **-esm** pour les nombres ordinaux.

formellement, la langue internationale doit être romano-germanique; c'est d'ailleurs le qualificatif qu'il a donné lui-même à l'Esperanto et à juste titre, nous en convenons. Malheureusement, ce principe permet de passer à côté de la véritable internationalité. Il a permis tous les écarts que nous avons constatés, simples échantillons que nous pourrions multiplier encore. Avec lui la préférence était possible, or elle ne l'est pas avec le principe juste, qui force toujours à prendre l'élément le plus internationalement employé. Le Docteur a donc pu céder à sa préférence pour le français sans déroger à son principe, le français étant roman. Puis, pour faire un peu contrepoids, il a puisé dans l'allemand, et souvent au mépris d'une internationalité évidente qui, par les langues néo-latines s'unissant à l'anglais, imposait autre chose. Quoi qu'il en soit, ce procédé compensateur par l'allemand s'accordait encore avec son principe, puisque l'allemand est très certainement germain. Il en est bien résulté le produit désiré, mais non l'organe vraiment international que doit être la langue auxiliaire. Le français a heureusement permis une certaine internationilité, parce qu'il rejoint souvent les autres langues néo-latines et même l'anglais ; mais, quand par malheur cela n'arrive pas, l'Esperanto n'atteint pas l'internationalité. Voilà pourquoi souvent il est trop français et parfois trop allemand, au mépris du vrai principe.

Quand M. de Beaufront a posé, dès son adhésion à l'Esperanto, et ressassé depuis à tout propos, le principe de l'internationalité, il s'est donné et a donné aux autres la meilleure arme peut-être pour faire prendre au sérieux l'œuvre du docteur Zamenhof et triompher de l'indifférence générale. Mais il ne se peut qu'il n'ait pas vu combien souvent l'œuvre s'écartait du principe qu'il posait. Espérait-il y ramener peu à peu, comme il semble s'y être personnellement appliqué ? Se disait-il que les taches peu nombreuses et légères du début (il n'y avait alors que 925 mots) disparaitraient sous des additions successives ? Seul il le sait. En tous cas, son espoir ne s'est pas réalisé et l'empirisme a prévalu avec ses conséquences.

Limite indépassable. — Si, au lieu de suivre le principe incomplet dont nous venons de parler, le docteur Zamenhof s'était constamment guidé, pour le choix de ses racines, sur le maximum possible d'internationalité, et si ses disciples avaient fait de même, l'Esperanto n'eût eu besoin que d'une réforme insignifiante, alphabétique, pour ainsi dire. En tous cas, son dictionnaire fût resté tout entier. Mais malheureusement celui-ci n'a pas, à beaucoup près, toute

l'internationalité possible. Par le fait, il était à la merci de ceux qui, rigoureusement fidèles au principe juste, s'interdisant toute préférence, voudraient passer au crible ses racines et remplacer celles qui mentent à leur rôle aussi bien qu'à leur nom (1). Parties essentielles d'une langue internationale, toutes doivent être le plus internationales possible. Cela seul, qu'on le comprenne donc bien, cela seul met la langue auxiliaire à l'abri de retouches et de réformes sans fin. Et de fait, quand chaque racine possède le maximum possible d'internationalité, qui donc pourrait lui en donner plus ? Et qui oserait lui en substituer d'autres ? Qui parviendrait à les faire adopter ? Les Espérantistes ne seraient-ils pas aujourd'hui invincibles, s'ils pouvaient prouver que toutes les racines de leur langue ont le maximum possible d'internationalité ? Ils défieraient n'importe qui, sûrs, absolument sûrs que demain ne défera pas l'œuvre d'aujourd'hui. Car, si l'organe proposé comme langue auxiliaire possède toute la facilité compatible avec la bonne expression de la pensée, s'il y joint toute l'internationalité conciliable avec cette facilité, il n'a plus à craindre ni retouche, ni réforme : il est invincible. Aussi, l'Esperanto primitif sera-t-il forcément vaincu, — ce n'est que question de temps, — et l'Esperanto réformé forcément vainqueur, parce que le premier reste en deçà du but, quelles que soient ses qualités, tandis que le second l'atteint bien, puisqu'il est sur la **limite indépassable,** la *limite maxima de l'internationalité conciliable avec la facilité du système.* Et qu'on n'espère pas que l'humanité se contentera du moins bon, du moins simple et du moins complet. Ce serait oublier qu'elle est et sera de plus en plus éclairée sur la question. Ce serait oublier aussi la leçon du *Volapük*. L'humanité boude plus ou moins longtemps devant le meilleur, mais elle y vient toujours. Nous ne disons pas cela par sentiment d'orgueil. C'est un cri d'alarme que nous adressons au monde espérantiste. Puisse-t-il être entendu !

IDO.

(1) Chaque racine de l'Esperanto réformé étant suivie dans le dictionnaire des indications relatives à la source, il est facile de voir que le principe du maximum possible d'internationalité y est bien observé, sans aucune préférence. D. E. F. I. R. S. y signifient *allemand, anglais, français, italien, russe, espagnol ;* et L. signifie *latin.* On rencontre rarement cette dernière, car c'est toujours la forme moderne, la plus évoluée dans nos langues, qui est adoptée, même quand la source est latine.

NOTE

Le dernier paragraphe démontre qu'une langue auxiliaire basée sur le principe juste et mise au point n'a pas à craindre de réforme et par suite de rival vainqueur. Mais, contre la réforme nécessaire et inéluctable que nous proposons, on apporte l'argument suivant : Qu'est-ce qui prouve que tout cela, très beau théoriquement, sera bon pratiquement ? On pourrait répondre : Au moins essayez parallèlement. Mais le bon sens ne dit-il pas que le pluriel peut sans inconvénient être en **i** tout autant qu'en **oj** ; que les pronoms indéfinis, au lieu d'être tantôt en **a**, tantôt en **u** comme dans l'Esperanto primitif, peuvent être toujours en **u** ; que l'infinitif peut fort bien recevoir cette caractéristique **ar**, si connue, et que tous peuvent aussi bien la prononcer que la finale **aro** de l'Esperanto, quand, par l'élision, elle perd son **o** ; qu'il n'y a d'ailleurs aucun inconvénient à lui faire porter l'accent tonique ? Quant aux mots, mais a-t-on mis à l'épreuve les trois quarts de ceux dont nous parlons à la page 16 ? Non, non, et on le sait très bien ; ils ont été incorporés en bloc à la langue et mis dans ses dictionnaires sans essai préalable : c'est facile à prouver par la littérature antérieure. Alors que valent tous ces arguments-là ? Est-il nécessaire de réfléchir et d'essayer longtemps pour être sûr que, par exemple, **kavalo** et **expektar**, internationaux, peuvent, sans inconvénient, et même avec les plus évidents avantages, remplacer **chevalo, atendi**, exclusivement ou trop français, comme nous l'avons dit à la page 2 ? Mauvaises raisons que tout cela, et dont le temps se chargera bien de montrer la complète inanité. Alors il en faudra convenir, mais il sera trop tard, et les Espérantistes intransigeants auront perdu devant l'histoire le mérite du beau geste qu'ils pouvaient faire et qu'ils n'auront pas fait. Heureusement de plus perspicaces auront prévu l'avenir et mis l'idée au-dessus de tout. Assurément, les intransigeants sont de parfaite bonne foi ; mais cela n'empêche qu'ils se trompent, ce qu'ils verront bien avant longtemps. Alors les « dissidents », s'il peut y avoir dissidence, quand l'idée, **supérieure à tout**, réunit, seront là pour accueillir les « fidèles », pour lesquels ils tiennent à n'avoir que des sentiments amicaux, comme il sied à des gens qui, avec erreur ou sans erreur, luttent pour la même cause.

On trouvera ci-après un texte comparatif rédigé en Esperanto primitif (à gauche) et en Esperanto réformé (à droite). Dans l'Esperanto primitif on a remplacé les lettres accentuées par des digrammes avec h, suivant le procédé conseillé depuis longtemps par le Dr ZAMENHOF, et proposé encore récemment par lui comme pouvant et devant satisfaire les réformistes.

Fiasko atendas nin !

Kiam chiuj tiuj, kiuj volas la sukceson de la lingvo internacia, konos chiujn kondichojn de la problemo, kiun oni havas por solvi, tiam tiuj homoj konstatos, ke malgrau siaj bonaj ecoj, esperanto vere devas ricevi shanghojn kaj plibonigojn por ludi bone sian rolon. Ghia gramatiko estas preskau perfekta, sed ghia vortaro meritas grandajn riprochojn : nun ankorau mankas en tiu chi lingvo multaj radikoj, ne sole por la sciencoj, la artoj, la profesioj, sed ech por la simplaj bezonoj kaj ideoj de la vivo ordinara. Multaj radikoj estas au francaj tro prefere au germanaj kaprice, kontrau la principo de la plej granda internacieco. La rezultato estas, ke la lingvo en tiuj chi okazoj atingas unu au du popolojn, kiam ghi povus atingi tri au kvar per pli internaciaj radikoj. Sekve multaj homoj devas lerni tute sen bezono tre grandan nombron da vortoj. La devenigado kaj la kunmetado ne estas sufiche regulaj, sufiche logikaj, kaj tial la devenigajhoj kaj kunmetajhoj estas jen malghustaj, jen malklaraj en multaj okazoj. Tre bedaurinde, dum Dro Zamenhof vere forlasis sian lingvon al la mondo, tro da Esperantistoj pretendas, ke tiu chi lingvo estas, ne la posedajho de la mondo, sed la proprajho de la « popolo esperantista ». Eraro, granda eraro! Se oni povus preni lingvon kaj ghin meti en sekretan lokon kiel trezoron, oni komprenus la opinion de tiuj esperantistoj. Sed chu nacia, chu internacia lingvo estas uzata de chiuj. Nenia korporacio, nenia popolo ech povas diri : « Mi ne permesas, ke vi tushu mian lingvon, ke vi parolu mian lingvon, ghi estas mia proprajho, ghi apartenas nur al mi ». Kaj se geniuloj au idiotoj, se eminentuloj au humiluloj entreprenos shanghi au plibonigi tiun chi lingvon, kiu povo en la mondo sukcesos malhelpi ilin? Sed char la esperantistoj, kiujn ni celas, estas certaj, nepre certaj, ke nia entrepreno prezentas nur idiotajhon, ili do ne maltrankvilighu : la entrepreno ne sukcesos!

IDO.

Fiasko expektas ni!

Kande omni ti qui volas la suceso di la linguo internaciona, konocos omna kondicioni di l'problemo solvenda, lor ica homi konstatos, ke malgre sa bona qualesi, Esperanto vere devas ricevar chanji ed plubonigi por ludar bone sa rolo. Sa gramatiko esas preske perfekta, sed sa lexiko meritas granda riprochi : nun ankore mankas en ica linguo multa radiki, ne sole por la cienci, l'arti, la profesioni, sed mem por la simpla bezoni ed idei di l'vivo ordinara. Multa radiki esas od franca tro prefere, od germana kaprice, kontre la principo di la max granda internacioneso. La rezultato esas, ke la linguo, en ica kazi, atingas un od du populi, kande ol povus atingar tri od quar per plu internaciona radiki. Konseque multa homi devas lernar tute sen bezono tre granda nombro de vorti. La derivado e la kompozado ne esas sat reguloza, sat logika, e pro co la derivaji e kompozaji esas lor maljusta, lor malklara, en multa kazi. Tre rigretinde, dum ke Dro Zamenhof vere abandonis sa linguo ad la mondo, tro de esperantisti pretendas, ke ca linguo esas, ne la posedajo di l'mondo, sed la proprajo di l' « populo esperantista ». Eroro, granda eroro! Se on povus prenar linguo ed ol pozar en sekreta loko quale trezoro, on komprenus la opiniono di ca esperantisti. Sed sive nacionala, sive internaciona linguo povas esar uzata da omni. Nula korporaciono, nula populo mem povas dicar : « Me ne permisas, ke vu tuchez mea linguo, ke vu parolez mea linguo; ol esas mea proprajo, ol apartenas nur ad me ». Ed se geniuli od idioti, se eminenti od humili entraprezos chanjar od plubonigar ica linguo, qua povo en la mondo sucesos impedar li? Sed pro ke l'esperantisti, quin ni vizas, esas certa, absolute certa, ke nia entraprezo prizentas nur idiotajo, li do ne maltranquilesez : la entraprezo ne sucesos!

IDO.

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX (SUCCURSALE B), 11, BOULEVARD SAINT-MICHEL. — 330-08.